

---

# À la recherche d'une culture urbaine québécoise<sup>1</sup>

---

Jean-Claude Robert, professeur  
*Département d'histoire*  
*Université du Québec à Montréal*

D'entrée de jeu, je précise que je ne me définis pas comme un spécialiste de l'histoire culturelle<sup>2</sup>. C'est donc sans aucune prétention que j'aborde cette question. Mon point d'observation est celui d'un praticien de l'histoire économique et sociale des villes et des rapports ville-campagne. Cependant, je suis convaincu de la nécessité de tenir compte de la dimension culturelle pour la compréhension de l'évolution historique des sociétés.

J'ai choisi de traiter ce sujet en trois points. Après une tentative pour situer la ville, le phénomène urbain, dans le processus de recherche d'identité de la société québécoise, j'ai relevé quelques problèmes de nature conceptuelle et méthodologique qui me semblent agir comme freins au développement des connaissances sur le changement culturel. Enfin, j'examine en troisième partie quelques éléments d'une histoire en construction de la culture urbaine québécoise. En définitive, ce texte se veut davantage un essai, une tentative exploratoire, qu'un compte rendu de recherche.

- 
1. Je remercie Lucia Ferretti, Claire McNicoll, Serge Courville et Normand Séguin pour leurs commentaires sur la version préliminaire de ce texte.
  2. Même si mes travaux ont été associés à une approche socioculturelle; voir Ouellet (1985:69).

## LA PLACE DE LA VILLE DANS LA RECHERCHE DE L'IDENTITÉ ET DANS L'HISTOIRE

Avant 1950, la ville n'a jamais joué un rôle important dans la construction de l'identité québécoise, les valeurs traditionnelles associées à la société rurale étant postulées sans questionnement et se retrouvant presque partout. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, cependant, la ville devient une référence centrale dans les débats des intellectuels : toute la problématique du « retard » du Québec qui implique divers « blocages » prend sa source dans la perception d'un défaut d'adaptation à la société urbaine-industrielle. Il s'ensuit un effet direct, et c'est l'identification de l'urbanisation à la modernisation et, par extension, celle de la ville et du caractère urbain à la modernisation (Robert, 1988-1989). Le rural et l'urbain deviennent des pôles entre lesquels on mesure le progrès de la société.

Après 1950, un certain nombre de phénomènes sont à l'origine d'un changement de perspectives. D'abord, la formidable poussée d'urbanisation de l'après-guerre modifie un peu partout à travers le monde la répartition de la population. Les villes connaissent alors une période d'intense croissance. Le Québec et le Canada n'échappent pas à ce mouvement. Les années 1960 et la décennie suivante les voient basculer dans une forme envahissante de civilisation urbaine et déterminent une acceptation enthousiaste et généralisée de la ville. La Révolution tranquille coïncide d'ailleurs avec une prise de conscience du fait que les Québécois francophones forment alors une société majoritairement urbaine et avec leur adhésion presque sans retenue aux valeurs urbaines. Cette prise de conscience ne s'est donc pas confinée aux Montréalais, mais s'est étendue à l'ensemble du Québec. Elle coïncide avec cette grande décennie de « déblocage » et de croyance au développement illimité que furent les années 1960 et culmine avec l'Expo 67, qui fait de Montréal – et par extension de la ville – un point de référence central exprimant tout le dynamisme d'une société entreprenante. Il y a ainsi un véritable mythe de l'urbain qui touche le Québec durant cette période. Évidemment, dans ce contexte, l'historiographie a subi un effet de retour, cherchant à

expliquer, à donner un passé à cette « nouvelle » réalité de la ville comme constituant de l'identité.

Ce phénomène d'urbanisation généralisée a une telle ampleur que toutes les disciplines relatives à la ville en sont transformées. Par exemple, la sociologie urbaine des années 1960 arrive à la conclusion que la société étant devenue urbaine, la discipline a perdu de sa spécificité, elle est devenue peu ou prou une sociologie générale (Reisman, 1970; Castells, 1969). De la même manière, l'urbanisme tend à définir son champ d'action plus globalement, en ayant à la limite des prétentions à régir la totalité de la société (Roncayolo, 1990).

Dans un second temps, l'historiographie cherche à réagir à cette nouvelle réalité en entreprenant une réévaluation de la signification de l'expérience urbaine. Un peu partout, l'essor de l'histoire urbaine est à mettre en parallèle avec cette évolution. Aux États-Unis par exemple, on remet en question la nature de la « frontière ». Rappelons qu'une cinquantaine d'années après la parution, en 1893, du célèbre article de Frederick Jackson Turner qui fait de la frange pionnière agraire l'élément dynamique de l'histoire américaine, Arthur M. Schlesinger a proposé de faire une place au moins égale à l'expansion d'une frange pionnière urbaine. Il concluait son article sur ces mots : « The city, no less than the frontier, has been a major factor in American Civilization. Without an appreciation of the role of both the story is half told » (1969:41). Cet appel en faveur d'une réévaluation du rôle de la ville qui repose sur la reconnaissance de l'existence d'une tradition urbaine a stimulé l'historiographie tant aux États-Unis qu'au Canada.

Dans l'historiographie canadienne aussi, on note avant 1960 une relative absence de la ville. En effet, en dépit des connotations très urbanisantes de certaines thèses – je pense ici à la thèse du *staple* et à sa cousine, celle du métropolitisme –, la ville occupe peu de place. Pourtant, la première de ces thèses postule une bourgeoisie marchande urbaine et un réseau d'entrepôts également urbains, ainsi qu'une multiplicité de lieux de transformation: moulins à farine, scieries, etc. La seconde, quant à elle, postule une hiérarchisation des centres urbains et leur domination d'un *hinterland* en constante

expansion. Pourtant, l'image qui domine longtemps l'historiographie canadienne est celle d'un pays largement rural et occupé à l'exploitation du blé et des richesses naturelles.

De fait, dans le cas du Canada comme dans celui du Québec, l'image du développement axé sur l'agriculture et l'exploitation des richesses naturelles peut amener à perdre de vue l'importance et l'ancienneté de leur expérience urbaine. Pour le Québec, depuis les débuts de la colonisation, la ville a toujours été présente, a toujours fait partie intégrante des stratégies économiques et sociales d'occupation, d'exploitation et de maîtrise de l'espace colonial. Ainsi, il existe dans le passé québécois une tradition de vie urbaine *ininterrompue*, du moins pour une partie de la population. Que l'on parle de désurbanisation, de ruralisation pour le XVIII<sup>e</sup> siècle (encore qu'il faille en faire la preuve...), ou que l'on parle d'urbanisation massive du Québec au début ou au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, cette facette du passé demeure et c'est son effet sur la société que les historiens tentent d'évaluer. Le territoire et la population du Québec ont toujours produit des villes, une partie de la population n'a toujours connu qu'un cadre de vie urbain. Ainsi, depuis les années 1970, les historiens canadiens et québécois ont eu tendance à mettre en évidence le passé urbain. Toutefois, il importe d'ajouter la nuance que la présence de villes ne crée pas pour autant une société urbaine. Mais alors, sur quoi faut-il se baser pour qualifier la culture d'une société? Et quel rôle faut-il assigner aux rapports ville-campagne?

## LES PROBLÈMES DE L'INTERPRÉTATION DE LA CULTURE ET DE SON ÉVOLUTION

Dans l'interprétation de la culture du Québec et de son évolution, cinq niveaux de problèmes, plus ou moins reliés, retiennent mon attention. D'entrée de jeu, il faut rappeler que l'étude de la culture présente des difficultés réelles. Sans prétendre les épuiser toutes, je voudrais insister ici sur quelques-unes. D'abord la question de la double nature de la culture: à la fois résultat, ensemble de pratiques, mais également instrument d'action sur l'environnement et processus d'autotransformation. Dans ce sens, elle correspond bien à ce que Lucien Febvre appelait l'« outillage mental ». Dynamique, en mouve-

ment, composée d'éléments multiples qui évoluent à des rythmes différents, la culture est un objet d'étude qui ne se laisse pas saisir facilement.

Par ailleurs, certaines notions utilisées par les chercheurs ne simplifient pas l'analyse. Je pense ici à celle de changement culturel, qui me paraît plutôt floue, et à cette autre, connexe, d'invention de tradition. Cette dernière, qui peut apparaître comme un mécanisme de défense, est-elle uniquement une réaction aux changements trop rapides dans une culture, comme Eric Hobsbawm en émet l'hypothèse, ou, au contraire, faudrait-il y voir un processus de résistance au changement, à l'acculturation (Hobsbawm et Ranger, 1983)? À moins qu'il ne s'agisse que d'un processus d'appropriation du changement.

Parmi d'autres interrogations liées à l'étude de la culture, il faut faire ici une place à la question des sources et, plus particulièrement, au hiatus qui s'est formé entre l'analyse des traces matérielles d'une culture et son histoire. Dans un article consacré à un bilan de l'ethnographie au Québec, Paul-Louis Martin (1983) déplore le manque d'intérêt des historiens pour les données de la culture matérielle et montre comment l'évolution des traces matérielles de la paysannerie du XIX<sup>e</sup> siècle semble mal correspondre avec la vision catastrophique généralisée qu'en a retenue l'historiographie. On ne peut qu'être d'accord avec cette constatation tout en notant au passage les difficultés réelles que posent l'analyse de l'évolution de la culture matérielle et surtout celle de son articulation à la culture prise dans son acception globale.

Le deuxième niveau de problème nous ramène à l'interprétation globale du changement culturel, à la question du contexte général du développement. Faut-il considérer le dynamisme d'une culture par rapport à elle-même ou par rapport à un modèle externe? Si l'on fait l'analogie avec l'économie, faudrait-il emprunter la notion de développement extroverti, utilisée pour l'analyse de la croissance économique (Courville, Robert et Séguin, 1990)? Quelle place donner aux concepts de marginalité, de marginalisation, d'acculturation? Si nous prenons la notion de marginalité, par exemple, nous avons plusieurs définitions. Pour l'anthropologue Guy Dubreuil, la marginalité de la

culture québécoise est le résultat d'un processus externe et la culture réagit comme un alourdissement, ce qui entraîne un certain retard d'adaptation (Dubreuil et Tarrab, 1976). Pour Gérard Bouchard (1983), il semble que la marginalité soit davantage le produit d'une réaction de défense qui conduit au repli sur soi. Quel rapport y aurait-il à faire entre marginalité et alourdissement culturel, entre marginalité et acculturation? Il me semble qu'avant de parler de marginalisation ou d'alourdissement culturel, on devrait mieux chercher à connaître l'évolution globale de la culture, donc à prendre en charge la totalité de ses dimensions, en particulier la culture urbaine.

En troisième lieu, il y a l'insuffisance des modèles utilisés jusqu'à maintenant. Il m'apparaît nécessaire de choisir un modèle adéquat dans sa *compréhension* et dans son *extension*. Trop souvent les modèles proposés pour interpréter la culture sont d'application partielle, sectorielle: ils visent à expliquer une région, une époque. Ou alors ils sont en déséquilibre, ne laissant aucune place à l'urbain ou, dans le cas contraire, au rural dans le façonnement de la culture. Surtout, ce sont souvent des modèles que je qualifierais de statiques ou de figés, parce qu'ils cherchent à expliquer une situation de blocage par un positionnement sur une échelle sans avoir, au préalable, essayé de comprendre les aspects fonctionnels de l'objet étudié. Si je puis utiliser une analogie, c'est un peu comme si en médecine on voulait faire de la pathologie avant de bien connaître l'anatomie et la physiologie. Il devrait être inutile de l'écrire, mais les sociétés sont des systèmes complexes dont on ne peut rendre compte en une ou deux formules simples. C'est en partie le reflet de la faiblesse de nos connaissances sur la formation et l'évolution de la culture québécoise dans tous ses aspects, mais en particulier dans sa dimension spatiale ainsi que dans celle des multiples influences et des contacts qui l'ont façonnée. Dans l'historiographie québécoise récente, on a une belle illustration de ce problème à propos de la crise agricole de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle: là où l'on postulait une crise (blocage), il y a manifestement à l'œuvre un processus beaucoup plus complexe d'adaptation, de réaction et d'innovation, comme l'ont montré les travaux de Serge Courville (1988, 1990). Ce dernier avait d'ailleurs déjà souligné la carence d'analyse de la notion de « crise

agricole» utilisée par à peu près tous ceux qui écrivaient sur la période, sans qu'aucun ne cherche à préciser davantage le concept.

Le quatrième problème est l'utilisation trop facile des dichotomies, que ce soit de façon explicite ou implicite. On risque alors continuellement de piéger les débats car on enferme le réel dans l'un ou l'autre des pôles extrêmes du modèle explicatif retenu. L'exemple le plus achevé de ce type de réduction est l'utilisation de la théorie du *folk-urban continuum*. Beaucoup de ceux qui l'ont appliquée au cas du Québec ont utilisé cette théorie et les études qui s'y rattachaient pour montrer quel était le poids du pôle « primitif » dans l'équation québécoise. Je me rappelle à ce propos ma surprise en lisant attentivement les introductions au classique d'Horace Miner sur Saint-Denis de Kamouraska et en découvrant, d'une part, la prudence avec laquelle lui-même situait la paroisse étudiée dans l'évolution de la culture rurale et, d'autre part, à quel point ses hypothèses de recherche n'avaient qu'un lien fort éloigné avec la thèse de Redfield (Miner, 1963 : XIII-XIX). De fait, certains analystes en sont arrivés à simplifier un peu trop les données du problème. Finalement, d'une certaine manière, on peut penser qu'une étude critique du changement social et culturel au Québec et au Canada, qui reprendrait un peu les termes de celle qu'a faite Thomas Bender (1978) à propos du nombre de fois où la communauté traditionnelle serait « disparue » devant la montée de la modernité aux États-Unis, aurait la même valeur prophylactique sur nos raisonnements !

Un cinquième niveau de problème est la façon de tenir compte de la composition de la société. À moins d'accepter le postulat d'une société uniforme, les classes et les divers groupes sociaux peuvent avoir des éléments culturels qui les distinguent, comme ils peuvent réagir différemment aux sollicitations de changement et comme aussi ils peuvent agir différemment sur leur entourage (environnement et groupes sociaux). À titre d'exemple, Charles Tilly (1970) a déjà très bien montré comment un phénomène social comme l'urbanisation avait un caractère différentiel en ce sens que les groupes y réagissaient inégalement. À la question de savoir qui définit la culture d'un groupe se soude aussi celle de l'action d'un groupe sur un autre. Dans ce domaine, la notion de territorialité (Raffestin, 1980) me semble très prometteuse et devrait trouver sa place dans une problématique de la

culture. La territorialité me paraît l'outil privilégié pour étudier l'interaction des divers groupes.

## ÉLÉMENTS DE CONSTRUCTION D'UNE CULTURE URBAINE

Dans cette section, l'objectif n'est pas de faire un bilan de l'historiographie de la culture des villes, mais bien plutôt de souligner, par quelques indices, la façon dont la culture urbaine québécoise a pu se constituer et évoluer. Il importe de souligner que la population a vécu une expérience urbaine avant que les milieux intellectuels fassent de la ville un point de référence culturelle. L'historiographie a commencé à rendre compte de ce phénomène depuis quelques années. Jusqu'à maintenant, trois directions principales de recherche ont été suivies. D'abord, la culture savante. Le livre a le premier attiré l'attention avec les travaux de Jean-Louis Roy (1974) et ceux de Marcel Lajeunesse (1982). Depuis, l'historien Yvan Lamonde a élargi la problématique et publié un certain nombre de bilans et d'études (1983, 1990, 1991). Cependant, ses travaux récents concernent davantage la culture du livre et la transmission des modèles institutionnels à l'intérieur d'une élite urbaine. Les deux autres secteurs qui ont attiré les chercheurs sont la culture populaire axée sur le divertissement<sup>3</sup> (GRAP, 1979; Montpetit, 1983; Lamonde et Montpetit, 1986) et la sociabilité. Dans ce dernier cas, il faut mentionner les travaux de Bettina Bradbury (1982, 1983, 1984), d'Yvan Lamonde, Lucia Ferretti et Daniel Leblanc (1982), de Joanne Burgess (1986), de Peter Bischoff (1988, 1989), qui touchent la sociabilité ouvrière et artisanale, ceux de Margaret Wesley (1990) sur la bourgeoisie montréalaise, ainsi que ceux d'Alan Stewart (1988) et de Lucia Ferretti (1990) qui se sont attachés à délimiter les contours de la vie de quartier et des rapports existant entre ville et quartiers.

Dans les deux derniers cas, la sociabilité est analysée à l'échelle du cadre de la vie urbaine et, chez Lucia Ferretti, on trouve une

---

3. On peut également inclure dans ce domaine les recherches sur le sport, qui devient vite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une forme particulière du divertissement populaire urbain; voir les travaux d'Alan Metcalfe (1987).



analyse fouillée du rôle de la paroisse dans l'encadrement urbain et aussi dans l'élaboration d'un sentiment d'appartenance urbaine médiatisé par la paroisse, qui semble marquer une étape fondamentale dans le processus d'identification et de reconnaissance des divers groupes urbains comme groupes « de la ville ». Reste à montrer cependant dans quelle mesure ce phénomène ne serait pas propre à Montréal à cause du refus des sulpiciens de fragmenter l'immense paroisse de la ville<sup>4</sup>. Cependant, il semble bien qu'au XIX<sup>e</sup> siècle on assiste à la mise en place d'un modèle paroissial urbain qui dure, d'après moi, jusqu'au milieu du siècle suivant même s'il connaît des variations.

À la charnière de la sociabilité et du quartier, signalons l'apport de Gilles Lauzon (1986) à la question de l'habitat ouvrier. Il nous montre comment les ouvriers utilisent le stock de logement en fonction de leurs besoins et ne subissent pas de façon passive leur intégration à la ville.

L'étude entreprise par David Hanna (1977, 1986) sur la construction résidentielle à Montréal me servira d'exemple de mécanismes de transfert interculturel et d'interaction avec des formes plus ancrées localement. L'architecture de Montréal porte les traces d'une succession d'influences. On y retrouve d'abord la tradition française qui, si elle est en régression à l'intérieur du périmètre de la vieille ville au XIX<sup>e</sup> siècle, se maintient un peu plus longtemps dans les faubourgs et les quartiers ainsi que dans le découpage du parcellaire<sup>5</sup>. On y retrouve bien entendu l'influence britannique et, plus tard, l'américaine. Les modèles architecturaux britanniques sont directement utilisés pour certaines formes résidentielles; c'est le cas de la « maison en terrasse » qui est implantée ici avec sa façade la plus monumentale possible (selon l'entrepreneur et la clientèle visée). L'influence américaine, qui deviendra plus forte au XX<sup>e</sup> siècle, se retrouve quant à elle dans certains hôtels particuliers que la bourgeoisie se fait construire dans la partie nord du quartier Saint-Antoine.

---

4. Ce refus provoque un sentiment d'aliénation chez les habitants des quartiers périphériques au vieux centre et aussi un blocage des voies d'accès à une certaine notabilité urbaine. Cette situation commence à être corrigée après 1865.

5. Pour un exemple pris au centre-ville, voir Zacharias (1991).

Ce qui me semble très révélateur cependant est la naissance du logement ouvrier montréalais type. David Hanna le situe à la confluence des traditions locales de construction, donc de la tradition française, et d'un modèle écossais de logement ouvrier. À ces deux influences s'ajoute celle des maisons en terrasse. Ainsi on assiste à la création dans les quartiers ouvriers de Montréal d'un type de logement connu par ailleurs – le duplex – mais réaménagé ici pour loger deux familles. Pour Hanna, la prolétarianisation des ouvriers serait une cause de l'émergence de ce genre de maison. On pourrait aussi ajouter que les circonstances de l'industrialisation de Montréal, marquée par la prédominance de l'industrie légère, donc des bas salaires, ont pu jouer un rôle déterminant.

Ainsi on obtient une création nouvelle par l'adaptation de la tradition locale à un modèle emprunté de l'étranger et sous la pression des circonstances locales. Je crois que cette manière de réagir a dû être très répandue en ce qui a trait à la façon de vivre la ville.

On pourrait aligner bien d'autres exemples ici, qui tous arriveraient à montrer qu'il y a, pour ne parler que de Montréal, un processus d'élaboration d'une culture urbaine très vivante. Il est formé d'emprunts, mais aussi d'ajustements aux habitudes locales et de créations. Le phénomène intéressant à signaler est sans doute le décalage entre cette élaboration et celle des « pratiques scientifiques » relatives à la ville. Avant 1950, il est difficile d'en parler car elles semblent absentes ; pourtant on trouve trace de réflexions sur la ville. Je pense ici aux remarques de Jacques Viger sur l'urbanisation au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Robert, 1988-1989) ou à ce groupe d'étude appelé Société canadienne d'économie sociale de Montréal qui a été actif entre 1888 et 1911 (Trépanier, 1986), ou encore au groupe d'hommes d'affaires du tournant du siècle étudié par Fernande Roy (1988).

\*

\*   \*   \*

À partir des années 1950, la ville devient un pôle important de la définition de l'identité québécoise. Cependant, elle n'est pas pour autant un phénomène neuf. Au contraire, des caractères d'une culture urbaine québécoise se sont définis depuis les débuts de la colonie, à

partir d'un héritage de la France; ils ont été transformés, augmentés par les apports successifs d'origine britannique et américaine, et modulés par les réactions d'acculturation, qu'elles soient d'acceptation ou de rejet. La question qui demeure à explorer est celle de la relation exacte qui existe entre cette culture urbaine et la société canadienne-française du Québec. Dans ce domaine, les contradictions abondent entre une réalité urbaine du Québec et les idées mises de l'avant par certains groupes. En effet, pour ne donner qu'un exemple, j'ai toujours été étonné de voir le contraste entre le caractère très largement urbain de l'Église catholique et son message ruraliste; si on regarde l'implantation des diocèses et de certaines institutions après 1850, il est frappant de constater la centralité des lieux choisis et leur caractère urbain. Il est vrai que ce sont souvent de petites villes. Ces contradictions se retrouvent d'ailleurs chez les individus: la vie du père Adélarde Dugré se déroule largement dans un cadre urbain, et c'est de ce lieu qu'il commet en 1925 son roman *La campagne canadienne...*

## Bibliographie

- Bender, Thomas (1978), *Community and Social Change in America*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- Bischoff, Peter (1988), « La formation des traditions de solidarité ouvrières chez les mouleurs montréalais: la longue marche vers le syndicalisme (1859-1881) », *Labour/Le Travail*, 21 (printemps), p. 9-42.
- Bischoff, Peter (1989), « Des forges du Saint-Maurice aux fonderies de Montréal: mobilité géographique, solidarité communautaire et action syndicale des mouleurs, 1829-1881 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43, 1 (été), p. 3-29.
- Bouchard, Gérard (1983), « Anciens et nouveaux québécois? Mutations de la société rurale et problèmes d'identité collective au XX<sup>e</sup> siècle », *Questions de culture*, 5, p. 19-34.
- Bradbury, Bettina (1982), « The Fragmented Family: Family Strategies in the Face of Death, Illness and Poverty, Montreal, 1860-1885 », dans J. Parr (édit.), *Childhood in Canadian History*, Toronto, McClelland and Stewart, p. 109-128.
- Bradbury, Bettina (1983), « L'économie familiale et le travail dans une ville en voie d'industrialisation: Montréal dans les années 1870 », dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont (dir.), *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*, Montréal, Boréal Express, p. 287-318.
- Bradbury, Bettina (1984), « The Working Class Family Economy. Montreal 1861-1881 », thèse de Ph.D. (histoire), Concordia University.
- Burgess, Joanne (1986), « Work, Family and Community: Montreal Leather Craftsmen 1790-1830 », thèse de Ph.D. (histoire), Université du Québec à Montréal.
- Castells, Manuel (1969), « Théorie et idéologie en sociologie urbaine », *Sociologie et sociétés*, 1, 2 (novembre), p. 171-191.
- Courville, Serge (1988), « Le marché des subsistances. L'agriculture de la plaine de Montréal au début des années 1830: une perspective géographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42, 2, p. 193-239.
- Courville, Serge (1990), *Entre ville et campagne. L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*, Québec, PUL.
- Courville, Serge, Jean-Claude Robert et Normand Séguin (1990), « La vallée du Saint-Laurent à l'époque du rapport Durham: économie et société », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, 25, 1, p. 78-95.
- Dubreuil, Guy, et Gilbert Tarrab (1976), *Culture, territoire et aménagement*, Montréal, Georges Le Pape.
- Ferretti, Lucia (1990), « La société paroissiale en milieu urbain: Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930 », thèse de Ph.D. (histoire), Université du Québec à Montréal.
- GRAP (Groupe de recherche en art populaire) (1979), *Rapport, travaux et conférences*, Montréal.

- Hanna, David (1977), « The New Town of Montreal », mémoire de maîtrise (géographie), University of Toronto.
- Hanna, David (1986), « Montreal. A City Built by Small Builders, 1867-1880 », thèse de Ph.D. (géographie), McGill University.
- Hobsbawm, Eric, et T. Ranger (édit.) (1983), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lajeunesse, Marcel (1982), *Les sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides.
- Lamonde, Yvan (1983), « Une problématique de culture urbaine. Montréal (1820-1920) », *Questions de culture*, 5, p. 131-148.
- Lamonde, Yvan (1990), *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal, 1845-1871*, Montréal, Boréal.
- Lamonde, Yvan (1991), *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, PUL.
- Lamonde, Yvan, Lucia Ferretti et Daniel Leblanc (1982), *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920): bilan historiographique*, Québec, IQRC (coll. Culture populaire, 1).
- Lamonde, Yvan, et Raymond Montpetit (1986), *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919. Un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, IQRC.
- Lauzon, Gilles (1986), « Habiter un nouveau quartier ouvrier de la banlieue de Montréal: village Saint-Augustin (municipalité de Saint-Henri) 1855-1881 », mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal.
- Martin, Paul-Louis (1983), « L'ethnographie au Québec. Bilan critique d'une période (1970-1980) », *Questions de culture*, 5, p. 149-182.
- Metcalfe, Alan (1987), *Canada Learns to Play. The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart.
- Miner, Horace (1963) [1939], *St. Denis, a French-Canadian Parish*, introduction de Robert Redfield, Chicago, Phoenix Books.
- Montpetit, Raymond (1983), « Culture et exotisme: les panoramas itinérants et le jardin Guilbault à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle », *Loisir et société*, VI, 1 (printemps), p. 71-104.
- Ouellet, Fernand (1985), « La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale », *Recherches sociographiques*, XXVI, 1-2, p. 11-83.
- Raffestin, Claude (1980), *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec.
- Reisman, L. (1970) [1964], *The Urban Process. Cities in Industrial Societies*, New York, The Free Press.
- Robert, Jean-Claude (1988-1989), « Le Québec urbain au XIX<sup>e</sup> siècle », *Présentation* (Société royale du Canada), 42, p. 39-51.
- Roncayolo, Marcel (1990), *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard.
- Roy, Fernande (1988), *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal.
- Roy, Jean-Louis (1974), *Édouard-Raymond Fabre libraire et patriote canadien (1799-1854)*, Montréal, Hurtubise HMH.
- Schlesinger, Arthur M. (1969), « The City in American Civilization », dans A.B. Callow (édit.), *American Urban History*, New York, Oxford University Press, p. 25-41; d'abord paru en 1940 sous le titre « The City in American History », *Mississippi Valley Historical Review*, XXVII.

- Stewart, Alan M. (1988), « Settling an 18th Century Faubourg: Property and Family in the Saint-Laurent Suburb, 1735-1810 », mémoire de maîtrise, McGill University.
- Tilly, Charles (1970) [1964], *La Vendée*, Paris, Fayard.
- Trépanier, Pierre (1986), « La Société canadienne d'économie sociale de Montréal, 1888-1911 », *Canadian Historical Review*, LXVII, 3, p. 343-367.
- Wesley, Margaret W. (1990), *Grandeur et déclin. L'élite anglo-protestante de Montréal, 1900-1950*, Montréal, Libre Expression.
- Zacharias, John (1991), « The Emergence of a « Loft » District in Montreal », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, XIX, 3 (février), p. 226-232.